

Circoncision 2017

Comme chaque année, quatre motifs qui nous rassemblent ce matin : la circoncision de notre Seigneur en l'octave de la Nativité, la maternité divine de la Vierge Marie, la césure que constitue le passage à l'année nouvelle, et enfin la paix.

L'Église prolonge la contemplation des grands mystères du salut pendant une durée de huit jours. Elle est comme Marie : elle aime à retenir tous les événements qui concernent la vie de Jésus et à les méditer dans son cœur. Ce qui est frappant, c'est de voir comment, à l'occasion des fêtes qui se sont succédé, Noël baigne déjà dans le climat dramatique de Pâques : avec le martyr de S. Etienne, le massacre des Ss. Innocents. Et aujourd'hui avec la fête même de la Circoncision. Les nouveaux-nés étaient consacrés à Dieu le 8^e jour de leur naissance par le rite de la circoncision et ils recevaient alors leur nom, ce S. Nom de Jésus que nous fêterons demain. Le nom, c'est ce qui exprime l'identité profonde de quelqu'un. Et cette identité, au fond, elle a Dieu pour origine. Le nouveau-né de Bethléem reçoit ce jour là son nom : *Dieu sauve*. Ce nom est l'expression d'une mission : c'est Dieu qui sauve dans la chair d'un homme. Huit jours après Noël, on nous rappelle ainsi que la Nativité est pour Pâques : la naissance de Jésus est ordonnée à sa passion et à sa résurrection qui nous délivrent du péché et de la mort. Le signe de cette unité du mystère de Jésus nous est livré dans le sang versé : celui du tout petit enfant se soumettant au rite de la loi, celui de l'adulte exsangue sur la croix comme l'agneau pascal. Jésus se soumet ainsi à la Loi pour nous en libérer et nous introduire, comme le dit S. Paul, à la liberté de la grâce. On a un écho de ce paradoxe dans le choix des lectures liturgiques : d'un côté le verset de S. Luc qui nous parle de la soumission du Fils de Dieu à la loi de Moïse, de l'autre celui de S. Paul à Tite qui souligne que nous avons été justifiés par la grâce. Le Christ s'est ainsi soumis, pour nous en libérer, au triple joug de la loi, de la mort et du péché. Telle est la manière dont *Dieu a manifesté sa bonté et sa charité : ce n'est pas à cause de nos bonnes œuvres qu'il nous a sauvés, mais selon sa miséricorde par le baptême de la régénération et la rénovation de l'Esprit Saint, qu'il a répandu abondamment sur nous par Jésus Christ, notre Seigneur*. La circoncision était la figure du baptême, rite de la Loi nouvelle de grâce par lequel nous sommes consacrés à Dieu en étant incorporés au Fils unique. Rite où l'eau n'a de pouvoir que grâce au sang versé.

Ce regard sur Jésus nous ramène à Marie. Car si Jésus a le pouvoir de sauver l'humanité, c'est bien parce qu'il est Dieu. Marie a donc mis au monde le Fils de Dieu. Elle est bien *Mère de Dieu* comme l'a proclamé au 5^e s. le concile d'Ephèse et comme le redisent sans cesse ceux qui prient le chapelet. Marie est mère selon l'humanité de celui qui est indivisiblement homme et Dieu. Marie a été introduite au Mystère de son Fils par l'ange de l'Annonciation. C'est progressivement qu'il lui a été donné de découvrir l'identité de son Fils. A deux reprises, S. Luc nous la montre interdite, *retenant ces événements et les méditant dans son cœur* : Marie contemple la Parole de Dieu faite chair, même lorsque celle-ci, petit enfant, est encore inarticulée. Elle la contempera encore lorsqu'elle sera redevenue muette sur le bois, non plus de la crèche mais de la croix. Ces événements, heureux ou malheureux, Marie les intériorise, les rumine, en vit. C'est en cela qu'elle nous est un modèle. Marie vit de l'écoute de la Parole de Dieu, elle s'en nourrit, attentive à la mettre en pratique dans sa vie. Marie est chez elle dans la parole de Dieu. Etre chrétien, c'est se mettre comme elle à l'écoute de la Parole de Dieu dans la prière et s'en nourrir dans l'eucharistie pour porter du fruit dans l'Église et dans le monde. Mais Marie n'est pas qu'un modèle : elle continue d'agir en notre faveur. Après avoir enfanté la Tête du corps de l'Église, elle ne cesse d'enfanter ses membres – c'est-à-dire nous – à la vie nouvelle de la grâce. En ce sens, elle est bien Mère de l'Église.

Nous sommes aussi rassemblés pour célébrer l'année nouvelle. Pour nous, chrétiens, l'année nouvelle commence bien sûr avec le premier dimanche de l'Avent, mais les millésimes ne sont pas sans signification. 2017 sera peut-être l'année du destin, pour la France et pour le monde. En tout cas celle du centenaire des dramatiques apparitions de la Vierge à Fatima. Le Christ est ainsi devenu, universellement, le pivot de l'histoire, grâce au rayonnement de la civilisation occidentale, même si aujourd'hui celle-ci cherche à le rejeter. Et pourtant c'est lui, le Christ, qui donne à l'histoire son sens, l'oriente, la mène à son achèvement. Les événements de l'année liturgique ne sont pas une remémoration du passé, un simple anniversaire ; ils sont la célébration d'un événement toujours

agissant car le Christ *est le même hier, aujourd'hui et demain*, il continue d'opérer le salut à travers les membres de son Corps que sont les chrétiens grâce notamment à l'actualisation de son acte de salut dans la liturgie. La *renovatio* annuelle des rites de l'antique religion romaine trouve dans la nativité du Christ sa vérité : en lui, Dieu *fait toutes choses nouvelles*, en infusant la nouveauté de la grâce dans la vieilleries du péché.

Le premier janvier est aussi, traditionnellement, la journée mondiale de prière pour la paix. En ce jour où nous célébrons l'octave de la Nativité du « Prince de la Paix », la guerre continue de ravager la Syrie et l'Irak, deux contrées bibliques, tandis que des conflits larvés couvent à travers toute la planète. Faut-il désespérer de l'humanité, après deux mille ans de christianisme ? Le pape nous invite à l'espérance dans son message, rendu public le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée, matrice de « l'homme nouveau » que selon S. Paul nous nous efforçons de devenir. Cette année, après la canonisation de Mère Teresa – à qui la Reine d'Angleterre a rendu publiquement hommage dans son message de Noël – , il est axé sur la non-violence. La paix, comme le soulignait la Reine, vient aussi d'en bas, de la multitude de gestes de conversion et d'oubli de soi de nous tous. Le défi, comme le souligne le pape François, à la suite de Benoît XVI, c'est d'aimer nos ennemis sans renoncer aux exigences de la justice vis-à-vis d'eux.

Abbé Eric Iborra